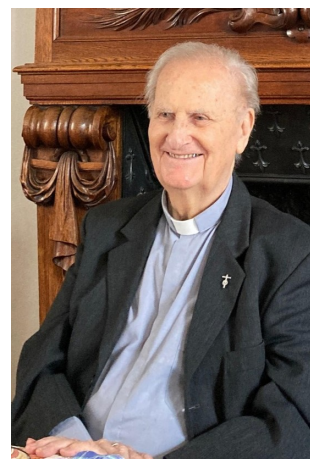


Père Patrick Giraud

La région de France recommande à nos prières fraternelles notre frère Patrick Giraud, prêtre, de la communauté de la Madeleine à Bordeaux, France, décédé au service de la Sainte Vierge le 1^{er} septembre 2025, à Bordeaux, France, à l'âge de 92 ans dont 71 ans de profession religieuse.

Lundi matin 1^{er} septembre dernier, le père Patrick Giraud – dit « PG » ou « le PG » – s'est endormi dans la mort, après quelques quinze jours d'hospitalisation à Bordeaux au cours desquels il a été veillé par ses frères marianistes, sa famille, des « Anciens » (Petits-Chanteurs) d'Antony.



Quoique né le 15 janvier 1933 à la Maison de santé de Lavalance sur le territoire communal de Caudéran (aujourd'hui quartier de Bordeaux), et baptisé quatre jours plus tard dans la chapelle de cette même maison, le père Giraud a toujours rappelé ne pas être bordelais. En effet, Patrick Giraud, dit PG ou le PG, a grandi dans la maison familiale de Peymouton, lieu-dit de la commune de Salleboeuf, dans « l'Entre-deux-Mers », donc entre Bordeaux et Libourne. C'est d'ailleurs dans cette ville, sous-préfecture de la Gironde, qu'il effectue ses premières années d'instruction et reçoit le sacrement de Confirmation. Ces coquetteries géographiques, somme toute très aquitaines, ont conduit le père Vial – prêtre marianiste vosgiens, ancien directeur de Sainte-Marie d'Antony, de Sainte-Marie Grand-Lebrun, chapelain de la Madeleine – à conclure très fraternellement : « *Patrick dit toujours qu'il n'est pas Bordelais ; néanmoins, il a tous les défauts des Bordelais* ».

Dans la famille Giraud, les fils effectuent leur scolarité du second degré au collège Saint-Joseph de Tivoli. Mais suite à un différend avec le père-directeur de cet établissement jésuite, Monsieur Giraud, père, traverse le Parc bordelais et inscrit son fils chez les Frères de Marie à Grand-Lebrun. Ainsi, à Sainte-Marie Grand-Lebrun, le PG poursuit sa scolarité. Il se lie d'amitié avec un camarade prénommé Jean-Claude, avec qui il est en classe de la sixième à la terminale – le futur père Délas, directeur de Grand-Lebrun, provincial des marianistes de France, puis directeur d'Antony. Durant ses années à Grand-Lebrun, Patrick Giraud est régulièrement reçu dans la famille Délas, dont la boucherie est proche de l'établissement.

Pour la suite, laissons le PG raconter lui-même son parcours : « *Pensionnaire à Grand Lebrun, je venais prendre ma leçon de piano tous les jeudis chez mon professeur qui habitait le quartier – le centre de Bordeaux – et j'avais pris l'habitude d'en profiter pour passer à la Madeleine pour me confesser ... déjà ! Et c'est le jeudi 8 décembre de ma quatrième que la Vierge Marie m'a invité à devenir comme mon aumônier de collège : prêtre marianiste* ». Son aumônier de collège est le père Georges Cazelles – par la suite, directeur de Grand-Lebrun – qui présente le jeune Patrick Giraud comme son « *bras droit au Collège, surtout à la J.E.C.* ».

Le baccalauréat en poche, Patrick Giraud se dirige vers le noviciat marianiste à la Tour-de-Scay, en Franche-Comté. Le père Cazelle écrit au père Florent Kukn, maître des novices : « *Je voudrais vous dire son plus grand défaut : il est très sensible, d'où une certaine inconstance. Remarquez que cela ne me paraît pas très grave chez lui en raison d'un fond très sérieux et d'une grande piété. Un peu timide aussi, sous des apparences*

bien dégagées : au début, il souffrira peut-être un peu pour s'ouvrir. Enfin, j'ai grande confiance que vous en ferez un excellent marianiste... ».

Ayant commencé son noviciat (canonique) le 11 septembre 1952, le novice est régulièrement évalué par le père-maître et son équipe. Aussi écrit-on de lui qu'il est « *simple, très dévoué, semble très attaché à sa vocation* », il est précisé qu'il « *doit encore se former davantage au silence à la pondération dans ses jugements. Bon novice.* » En fait, à une époque où on entrait vers l'âge de 16 ans au noviciat, Patrick Giraud est plus vieux, et donc plus mûr que ses condisciples. Plus tard, le PG est relativement critique sur cette année de noviciat, et dit s'être embêté. Pour autant, au terme de cette année de probation, il écrit au Provincial : « *je sentais déjà bien profondément que la Sainte Vierge m'appelait, et dès lors, je n'ai point cessé de le sentir toujours plus sûrement. J'étais très attaché au collège, et par lui, à toute la Société [de Marie]. Mais aujourd'hui je sens que cette simple attache ne suffit plus, et c'est avec une grande confiance et aussi une grande joie que je viens vous demander, Monsieur le Supérieur, de me permettre d'émettre les premiers vœux* ». Le novice précise son désir : « *Pour moi, je n'entrevois cette règle qu'à travers la vocation de prêtre marianiste. Être prêtre a toujours été mon premier désir, il sera bien aussi, je l'espère, le dernier. Pouvoir donner le Christ en me donnant totalement... C'est pourquoi je serais davantage porté, me semble-t-il, à me consacrer à un apostolat direct, plutôt qu'à l'enseignement proprement-dit ; car je n'ai jamais eu d'attrait spécial pour telle ou telle matière, et mes études jusqu'au bac sont loin d'être brillantes ! »*

Ayant fait profession religieuse le 12 septembre 1953, à l'occasion de la solennité du Saint-Nom de Marie, solennité patronale de la Société de Marie, le nouveau profès est envoyé à Antony pour faire son scolasticat et commencer des études supérieures à la Sorbonne : inscrit en propédeutique, il obtient un Certificat d'Étude littéraire général, puis il poursuit des études en musique auprès de l'Institut grégorien de Paris, d'où il sort diplômé. Durant cette période parisienne, il a parfois poussé la porte du centre Richelieu, l'aumônerie catholique des étudiants parisiens, animé par un jeune aumônier surnommé « Lulu », l'abbé Lustiger, futur cardinal archevêque de Paris. Après ses années de scolasticat à Antony, Patrick Giraud revient comme professeur à Caudéran pour l'année scolaire 1956-1957. Durant cette année, il participe entre autres à l'animation du chœur de garçons de l'établissement, les Petits-Chanteurs à la Croix d'Azur, dirigé par l'abbé Morandi, sm († 2009).

Début septembre 1957, Patrick est incorporé au « 18^e bataillon de chasseurs à pied » pour satisfaire au service militaire. Comme les autres jeunes hommes de son âge, il est engagé dans la tourmente de l'Algérie française, à une époque où la conscription est élevée à 30 mois. Étant bachelier et ayant fait des études, il bénéficie du régime « d'élèves gradés » orientés vers les E.O.R. (élèves officiers de réserve) et a pour officier instructeur un ancien de Sainte-Marie de Monceau. Religieux, il aide aussi l'aumônier. Les appelés du contingent sont obligés de se mêler et de se confronter à d'autres hommes de milieux différents. Patrick Giraud écrit « *il y a plus ou moins deux clans et très naturellement, je suis des deux, moyennant bien des chansons grivoises d'un côté.* » Il dit faire aussi l'expérience de la pauvreté spirituelle. Au début de l'été 1959, il est à Cherchell, au nord de l'Algérie, comme officier SAS (sections administratives spécialisées) avec pour mission de pacifier le pays par l'ouverture d'une école et d'un petit dispensaire pour permettre le développement des populations locales. Il écrit par ailleurs : « *je me mets à baragouiner l'arabe, je me plonge dans le Coran – passionnant – j'espère pourtant ne pas y trouver matière à conversion !* » Mais durant cette période, il en vient à s'interroger sur les rigidités de la Curie romaine vis-à-vis des séminaristes et religieux incorporés, à douter des enseignements reçus concernant le Salut, à remettre en question la valeur des pieux exercices pour gagner quelques indulgences – un Chemin de Croix fait en deux minutes ;

il critique une certaine sclérose de la Société de Marie enferrées dans ses traditions et les dires du père Chaminade. Sans tout récuser, le sous-lieutenant Giraud interroge : « *Le principe de la vie est-il dans la tradition ou dans l'adaptation ?* » Bref, il s'interroge sur le sens de la vie religieuse marianiste et s'en ouvre en toute franchise au Provincial, le père Jacques Beaud. En caserne, il continue d'assister l'aumônier militaire. Début 1959, il est en poste dans l'Aurès (région montagneuse de l'Algérie), et, faute de personnel, reçoit provisoirement le commandement de la compagnie. Il a aspiré à une vie dure, il y trouve effectivement une vie rude. Avec sa compagnie, il est pris dans une embuscade préparée par les fellaghas (combattant partisan de l'Algérie indépendante) qui tue une partie de ses hommes ; il s'est considéré comme miraculé de ce tragique événement qu'il a très rarement évoqué. Avant de quitter l'Algérie à la fin de l'année 1959, l'aumônier militaire en chef du Sahara le conduit d'oasis en oasis à travers le désert, avec hébergement chez les Pères Blancs ; lors de ce périple, il se rend sur la tombe du père de Foucault – pèlerinage qu'il a souvent raconté.

Ces trente mois de vie militaire l'ont bousculé : incorporé jeune homme, c'est en homme mûr, décomplexé, ouvert aux autres, qui est libéré des obligations militaires. Il rejoint Fribourg en cours d'année universitaire 1959-1960 pour se préparer à entrer au séminaire marianiste. En avril 1960, il écrit : « *Depuis mon retour du service militaire, c'est un peu une redécouverte de la vie religieuse que j'ai faite, et ces deux années passées en dehors de toute communauté ont intensifiée en moi ce désir d'apostolat qui m'avait fait entrer au noviciat. Je ressens de plus en plus cet appel des âmes et je désire plus que jamais y répondre sous la conduite de la Vierge* ».

Le 2 novembre 1960 à Fribourg, Patrick Giraud fait ses vœux perpétuels dans la Société de Marie, alors qu'il vient d'intégrer le séminaire marianiste Regina Mundi deux mois auparavant. En ces temps préconciliaires, la liturgie est soignée au séminaire de Fribourg ; le jeune « révérend abbé » Giraud est chargé de la polyphonie... Le Supérieur ne le décrit pas comme un séminariste facile dans sa notation de 1962 : « *Il est difficile, il s'en rend compte, il s'est amélioré, mais le chemin est long encore. [...] On ne reste pas indifférent vis-à-vis de lui. [...] Il ne sait pas collaborer avec les autres responsables de la musique.* » A côté de ses études en théologie, il poursuit une thèse pour l'Institut grégorien de Paris. Il a choisi « un sujet en relation étroite avec la liturgie : formations et influences postérieures des messes du Commun des saints ». Durant la pause estivale, il suit les sessions de musique sacrée à l'université d'Angers et se rend à l'Abbaye Saint-Pierre de Solesmes. Quant aux études ecclésiastiques faites auprès de l'université de Fribourg, elles le conduisent à l'obtention de la licence de théologie. Il est ordonné diacre avec les pères Délas et Boisselier en 1964 à Fribourg ; et le 22 avril 1965 en la Basilique Saint-Seurin, le père Giraud reçoit le sacerdoce, en même temps que le père Délas, des mains du Cardinal Richaud, archevêque métropolitain de Bordeaux.

En septembre 1965, le PG est au collège Stanislas de Cannes, établissement scolaire fondé en 1866 par le père Lalanne. Il est aumônier et enseignant en éducation musicale et en instruction religieuse, surtout au niveau du collège ; par ailleurs, il célèbre régulièrement la messe chez les Sœurs infirmières du Bon-Secours. Dès sa première année, il est à la manœuvre en mars 1966 pour le centième anniversaire de l'établissement. Aussi écrit-il : « *Mr Alary et moi-même avons fait tout ce que nous pouvions pour que ce soit un triomphe, et ça l'a été ; nous avons littéralement soufflé toute la ville et tout le diocèse un monde fou : plus de Mille personne au récital (à Cannes il n'y en a jamais plus de 2 à 300). [...] Et surtout la Liturgie Pontificale qui a été une splendeur pour les yeux et les oreilles comme pour l'âme ! 1500 personnes au moins, le Suquet véritablement bondé, sept premiers prix de paris pour cette messe de Langlais que nous avons chant magnifiquement : Langlais lui-même s'est déclaré fortement impressionné par*

cette Messe. [...] Il ne manquait que nos Supérieurs ». Et le PG fait savoir qu'il regrette cette absence : « *Pour ma part, j'en étais très furieux et décontenancé* ». Lorsqu'il est mécontent, cela se sait toujours !

La Côte-d'Azur n'est pourtant pas un terrain pastoral facile ; le provincial commente en 1967 : « *milieu à la fois facile et très difficile : une moralité particulière à la Côte ; heureusement que le P. Giraud ne s'en offusque pas trop et sais réagir et 'comprendre' ces gars* ». En effet, le PG ne baisse jamais les bras. En décembre 1969, il écrit être « *sorti la nuit de Noël pour retrouver la Manécanterie pour la messe de Minuit au Suquet avec plus de 40°c de fièvre* » – la grippe a cloué la communauté religieuse de Cannes au lit en ce Noël 1969.

Mais la Société de Marie décide de se retirer définitivement de Cannes à la fin de l'année scolaire 1969 et 1970, et de faire une dévolution de tutelle au diocèse de Nice. Le père Giraud est pressenti pour Antony, sans enthousiasme de sa part d'ailleurs : « *J'ai reçu un petit mot du père de Miscault [directeur de Sainte-Marie d'Antony]* », écrit-il début juillet 1970, « *Il paraît que les rescapés de Cannes étaient indispensables dans les autres collèges. Je m'étonne que certains continuent d'avoir bonne conscience dans cette opération. Pour ma part, je quitterai un diocèse qui manque cruellement de prêtres pour aller faire 23 heures de musique puisqu'on n'a pas besoin de moi en catéchèse* ».

Fin de l'été 1970, le père Giraud revient à nouveau à Antony, mais cette fois-ci dans la nouvelle Institution Sainte-Marie qui vient d'ouvrir ses portes deux ans auparavant. Quoiqu'il ait pu écrire début juillet 1970, c'est dans cette banlieue du sud parisien, chez « les ploucs d'Antony », comme il le tonitruait en répétition, qu'il donne le meilleur de lui-même : la grande œuvre de sa vie ! Il est professeur de musique, enseignant en religion, aumônier. Bien qu'une petite chorale de garçon préexiste, il crée surtout la Manécanterie des Petits-Chanteurs de Sainte-Marie ; l'abbé Morandi, sm, précédemment rencontré à Bordeaux en 1956, l'assiste dans les débuts de cette entreprise. Afin de bénéficier d'aménagements d'heures de cours agréés par les autorités académiques, il obtient que « sa » Manécanterie devienne en 1989 la « Maîtrise d'Antony ». Reconnu dans le milieu parisien de la musique liturgique, il côtoie quelques figures des tribunes parisiennes et des compositeurs de musique sacrée (Jean Langlais, Jacques Berthier...). Actif dans la Fédération des Petits-Chanteurs, il est élu président de la Fédération française des *Pueri Cantores* en janvier 1992. À Sainte-Marie, nous lui devons la construction de l'orgue et la réalisation de la fresque de la chapelle.

Raconté 34 ans de présence à Antony serait trop long. Evoquons seulement quelques points, qui dépassent d'ailleurs les années antoniennes.

Le PG est resté attaché toute sa vie à sa famille : d'abord à ses parents, son papa, Paul Giraud, décédé en 1980, et à sa maman, Jacqueline, décédée en 1982, puis à ses frères et sœurs – en 1994, son frère François l'accompagne dans la tournée de la Maîtrise en Hongrie –, et à vous, ses neveux et nièces, dont vous, ses deux filleuls Armelle et Tanguy. Les Antoniens se souviennent de son trajet du dimanche soir pour aller visiter sa sœur à Louveciennes.

Le PG a su nouer de grandes relations d'amitié. A Antony, des familles sont devenues réellement sa famille : Chantal et Alain Glaize, Georges et Suzanne Bessonnet. Alors que de très nombreux jeunes se sont liés à lui, il a toujours regretté ne pas avoir la mémoire des noms : déficience douloureuse ô combien expérimentée par bien des éducateurs et des professeurs. Mais dans la gloire de Dieu, tout demeure...

Le PG est un homme sensible qui a le sens du beau. Il a répété régulièrement comme en avril dernier : « *on ne découvre pas Dieu dans la laideur, ni même dans la médiocrité. A Antony, j'ai pu pleinement réaliser ce projet avec une grande maîtrise qui assurait tous les dimanches la messe dominicale et donnaient en concerts de grandes œuvres sacrées*

du répertoire [...] ... Le goût de la belle liturgie et la pratique des grands chefs d'œuvres de la musique sacrée a donné ses fruits. » En effet, dans les années 1970, la réforme liturgique postconciliaire peine dans sa mise en place. Face aux œuvres musicales proposées trop médiocres, le PG va à Notre-Dame de Paris ou à Saint-Severin, écoute ce qui se fait, et prend ce qu'il y a de mieux pour l'imposer à Sainte-Marie d'Antony. De fait, dans les années 1970 et 1980, les messes à Sainte-Marie d'Antony attirent une affluence certaine de fidèles, souvent jeunes. En ces temps-là, Sainte-Marie est cataloguée comme trop traditionnelle par les paroisses alentours ; aujourd'hui, en 2025, ces mêmes célébrations liturgiques seraient jugées « progressistes » par bien des jeunes...

Faut-il rappeler que le PG a cultivé le beau à travers la musique ? Il est organiste ; il est compositeur ; il est chef de chœur. Toujours dans sa belle homélie d'avril dernier, il dit : « *J'étais donc un peu musicien et j'ai toujours attaché beaucoup d'importance à faire découvrir le Seigneur aux jeunes par la pratique des grands œuvres musicales* » (PG, avril 2025). Sa direction musicale est exigeante, quoique parfois cocasse.

Bien qu'il ait organisé de nombreux voyages, pèlerinages (Lourdes, Rome, Terre-Sainte) et camps ou tournées de concerts, le PG n'est cependant pas un homme toujours ordonné. Dans son rapport de 1967, le père Le Mire, provincial, décrit ainsi la situation : « *peu organisé, et manque de faire les prévisions à temps ; par contre excellent improvisateur, mais cela ne fait pas l'affaire de tout le monde.* »

Il a une audace pastorale qui a saisi plus d'un jeune. Mais ce n'est pas pour plaire à tout le monde, surtout chez certains religieux marianistes. Le père Cazelle, provincial, devant intervenir dans un climat de tensions communautaires et pastorales à Sainte-Marie d'Antony en janvier 1978 – une opposition difficile entre le père Giraud et le père Roger Ninféj, directeur de l'établissement –, écrit : « *J'ai dit à Patrick qu'on ne pouvait indéfiniment concilier un règlement de communauté, les exigences d'un collège, et une pastorale supplémentaire. Il faut faire des choix. Mais impossible de le raisonner, et quand il inventera autre chose, il faudra que tout le monde s'y plie...* » Et heureusement, que le PG a tenu ! Il y a quand même des religieux qui l'apprécient et le suivent dans l'aventure pastorale : le père Camille Schmitt († 1996), le frère François-Marie Justin († 2008)... et quelques années plus tard, le père Albert Baffrey († 2025).

Les homélies du PG sont souvent improvisées, et parfois quelque peu brouillonnes, mais elles conservent du sens et du cœur ; ainsi en est-il de l'homélie qu'il dit de mémoire chaque année pour les vocations, à l'occasion du quatrième dimanche du temps pascal, dimanche du Bon Pasteur et dimanche de prière pour les vocations. En revanche, les prières spontanées qu'il dirige sont denses, sont fortes... Il ne parle pas beaucoup de la Saint Vierge, mais il a développé chez bien des jeunes une grande dévotion mariale à travers les célébrations de l'Immaculée Conception avec les prises d'aube des Petits-Chanteurs, à travers les prières devant la Grotte de Massabielle lors des pèlerinages ou des camps-chantant à Lourdes, ou encore à travers les temps de prière à devant la Basilique de l'Annonciation à Nazareth lors des pèlerinages en Terre-Sainte. Et quand il parle du Seigneur Jésus, on sent que le Christ est à la fois un ami très proche et à la fois le Tout Autre avec qui on ne devient pas copain.

En novembre 1977, un jeune frère marianiste d'Antony, André Lemesre, pour qui le PG a une grande affection – « un petit frère » –, meurt d'un cancer. C'est un grand deuil pour le PG et pour de nombreux jeunes. Mais le PG trouve dans la foi et l'espérance la force pour orienter les cœurs vers la gloire du ciel qui nous est promise. Et quand il évoque les défunts, paraphrasant les enseignements du Concile Vatican II, il présente nos frères et sœurs qui chantent avec nous la gloire de Dieu dans le ciel.

Le PG a le sens de l'Église. Localement, dans les années 1970, il participe au dynamisme de la pastorale des jeunes en lien avec l'aumônerie publique d'Antony et collabore avec son aumônier, le père Ronald Cosic (prêtre diocésain). Il se rend

régulièrement à la cathédrale Sainte-Geneviève aux célébrations du diocèse de Nanterre, dont dépend Antony. Il connaît bien Mgr Jacques Delarue, premier évêque de Nanterre, musicien, et ami de Jean Langlais, organiste et compositeur. Par ailleurs, la Manécanterie des Petits-Chanteurs de Sainte-Marie d'Antony est rapidement invitée par le chanoine Revert, maître de chapelle de la cathédrale Notre-Dame de Paris, à participer aux grands événements liturgiques de Notre-Dame : messe officielle de Requiem pour le pape Jean-Paul I^{er} en 1978, messe pontificale du pape Jean-Paul II lors de son premier voyage apostolique à Paris en 1980, messe avec tous les évêques de France lors de leur rassemblement pour l'Année Sainte de la Rédemption en 1983.

Même s'il a parfois une gouaille certaine, le PG n'aime pas prendre les premières places : pudique, il ne s'en sent pas digne. Il faut parfois le forcer à occuper la place qui doit être la sienne. Au Congrès des *Pueri Cantores* de Rome de décembre 1993, il faut une intervention extérieure pour obliger le père Giraud, président de la Fédération des *Pueri Cantores*, à être au premier rang lors de l'audience pontificale accordée par le pape saint Jean-Paul II.

Le père Giraud est un homme qui ne laisse pas indifférent : si certains ne l'aiment guère, ce qui ne va toutefois pas sans le contrarier, d'autres l'adulent, ce qui peut aussi l'agacer. Un provincial – le père Le Mire – écrit de lui : « *Franchise absolue ; mais direct dans ses jugements, et ne les cache pas, d'où certains religieux et autres qui se froissent ; quand on le connaît bien, on ne se froisse pas plus qu'il ne se froisse lui-même de ce qu'on peut lui dire* » ... En fait, il demeure un homme libre.

Libre vis-à-vis des autres et plein d'ardeur, c'est auprès de lui, que plusieurs garçons mûrissent leur vocation sacerdotale, monastique, ou religieuse : c'est toujours le Seigneur qui appelle et met au cœur des uns et des autres le désir de Le suivre, mais des témoins et des relais sont néanmoins nécessaires. Aujourd'hui, huit de ces garçons sont religieux marianistes – parmi ces garçons, se trouve un certain André Fétis. Informés du décès du PG, à l'Abbaye Saint-Pierre de Solesmes, à l'Abbaye Saint-Paul de Wisques, à l'Abbaye Notre-Dame de Fontgombault, des anciens élèves d'Antony devenus moines bénédictins ont célébré ou font célébrer des messes pour le repos en Dieu du cher père Giraud. Et nous n'oublions pas les nombreuses vocations chrétiennes d'hommes et de femmes libres qui ont trouvé leur voie grâce au PG. Apprenant sa mort, plusieurs anciens d'Antony, et pas seulement d'Antony, mais aussi de Bordeaux, ont écrit : « *Sans le PG, je ne serais pas celle – ou celui – que je suis. Je lui dois beaucoup !* »

En 2004, il est envoyé à Bordeaux, à la chapelle de la Madeleine, lieu de fondation des Marianistes. Ce déplacement fait des remous sérieux à Antony : beaucoup ne comprennent pas ce changement d'obédience. Il reste encore aujourd'hui, en 2025, des blessures sérieuses de cette année 2004 chez beaucoup de personnes.

À l'occasion de son départ d'Antony, le père Giraud est toutefois honoré par le Saint-Siège de la Croix *Pro Ecclesia et Pontifice* « *pour [...] ses compétences musicales mises au service de la musique sacrée et [sa contribution] à faire aimer le chant aux jeunes générations* ».

Quoique le déménagement d'Antony vers Bordeaux soit douloureux pour lui, le père Giraud reconnaît par la suite bénéficier de grandes grâces à la Chapelle de la Madeleine, et cela en dépit des difficultés physiques qui, parfois, le diminuent : un petit AVC en 2004, l'arthrose, un cancer. Loin de se laisser enfermer dans le malheur et lier par les difficultés, le PG entend le Seigneur Jésus lui dire comme à Lazare : « *Patrick, viens dehors !* » Aussi le PG redécouvre avec le Seigneur et sa Bienheureuse Mère, la Vierge Marie, la joie de vivre à fond la vie présente qui nous prépare à l'Éternelle Béatitude. Il retrouve son collègue de Grand-Lebrun dans lequel il vient célébrer. Sa vie d'artiste et sa soif de culture musicale s'étendent à la Chapelle de la Madeleine : il fait refaire l'orgue et il initie les

récitais d'orgue. Il voit sa vocation religieuse revitalisée et redécouvre l'importance de la récitation quotidienne de la prière du chapelet. Il prend le temps de vivre avec, et pour, ses frères marianiste en communauté ; en 2007, il est nommé directeur de la Communauté de La Madeleine et exerce ce service durant 6 ans ; mais plus encore, homme-à-tout-faire (débrouillard !), il assure régulièrement les courses et la cuisine, ainsi que de nombreuses tâches ménagères quand il le faut. Les témoignages des frères en communauté avec lui à la chapelle de La Madeleine – comme Herve Guillo du Bodan – rapportent qu'il est réellement charmant et adorable, ouvert à l'accueil des hôtes de passage dans la communauté, plein d'enthousiasme et d'énergie. Certes, parfois c'est plus orageux et moins drôle !!! – que voulez-vous, dans la vie religieuse, on se convertit, mais on ne se refait pas ! –. Résidant dans la Maison du bienheureux père Chaminade, il affermit son attachement à la – sa – Famille marianiste et est heureux d'accompagner des fraternités. Il conserve son affection préférentielle pour les marginaux – les pauvres du Seigneur – et les jeunes, même s'ils sont jugés trop « tradis » par les autres ! « Si on les rejette, si on ne s'occupe pas d'eux, où vont-ils aller ? » interrogeait-il. Se recentrant sur sa vie sacerdotale, il expérimente la profondeur de la Réconciliation comme ministre du sacrement : « *Me voilà donc maintenant à La Madeleine. La boucle est bouclée, car curieusement, mon premier désir d'être prêtre n'était pas principalement centré sur l'eucharistie mais plutôt motivé par le ministère du pardon : être dispensateur de la miséricorde de Jésus Christ* » (PG, avril 2025). Il vient en aide régulièrement aux prêtres de Bordeaux pour la célébration de l'Eucharistie dans telle ou telle paroisse de la ville et des environs. En effet, le père Giraud n'a pas eu que les défauts des Bordelais, il a été réellement Bordelais, et Fils de cette Église métropolitaine d'Aquitaine.

Fin avril dernier, le PG a célébré ses 60 ans de sacerdoce. Il a voulu Olivier à l'orgue, et avec sa famille, nous avons rendu grâce pour ce jubilé de ministère presbytéral. Au cours de la messe, il nous a donné une belle homélie qui reste un bon et beau testament.

Samedi 6 septembre, les funérailles du Père Giraud, présidées par Mgr James, archevêque de Bordeaux, ont rassemblé beaucoup de proches du défunt dans la chapelle Notre-Dame des Grâces du collège Sainte-Marie Grand-Lebrun. Voulant rester fidèle à l'héritage reçu du PG, de nombreux « Anciens » Petits-Chanteurs d'Antony, dirigés par Georges Bessonnet (ami du PG, et son successeur immédiat dans la direction de la Maîtrise d'Antony), ont chanté la messe. Au cours de cette célébration très simple et très belle, nous avons rendu grâce au Seigneur pour ce qu'Il nous a donné à travers le père Patrick Giraud ; mais surtout, parce que nous sommes tous pécheurs, nous avons confié le PG à « *la miséricorde de Jésus Christ qui nous aime personnellement, et qui est toujours avec chacun de nous comme il l'a promis* » (PG, avril 2025).